

Hymne sur l'embarquement de la Royne et de son arrivée en France, par le sieur de La Roque

Publication : Paris : C. de Monstr'oeil, (1600)

Description matérielle : In-8, 12 p.

Notice nfi : FRBNF30743309

BENAZRA Pag. 150

HYMNE SVR

L'EMBARQUEMENT

DE LA ROYNE, ET DE

SON ARRIVEE EN

FRANCE.

Par le sieur de LA ROQUE.



POUR CLAUDE DE MONSTROUIL, te-
nant sa boutique en la court du Palais,
au nom de Iesus.



STANCES,

A la Royne.

I

ROYNE fille du Ciel de chacun recla-
mee,
Seule digne du bien que tu vas posse-
dant,

Qui se faiët admirer avec la renommee,
Mais adorer de ceux qui te vont regardant.

II.

Sois donc la bien venue en ce royal Empire,
Pour resjouir nos châts, & le cœur de mon Roy:
Nous puisses tu donner ce que l'Estat desire,
Et recevoir de luy des vœux dignes de toy.

III.

Puisses tu maintenant assoupir les alarmes
Qui nous faisoient trembler & la nuit & le
jour,
Et que d'un siecle esmeu par la fureur des armes
Ta presence nous face un long regne d'amour.

A ij

IIII.

*Avec ce corps sacré que te presente Astree
Remply de tant d'esprits, & couuert de tant
d'yeux,
Tu peux entrer maistresse en ceste grand cõtrec
Comme Thetis en mer, & Iunon dans les cieux.*

V.

*Beau Soleil dõt l'ardeur aujourd'huy nous cõforte,
Et rend cest Orizon à l'entour esclercy,
Lors que ton char luizant entre par vne porte,
Par vne autre aussi tost s'en va nostre soucy.*

VI.

*Tu nous mets à l'abry des cruelles tempestes
Qui rēdoient ce Royaume orphelin & destruit:
Car ses lys qui sechoient dessus les autres testes
Fleuriront sur la tienne & porterõt leur fruit.*

VII.

*Ses hauts cris à ton nom d'une si longue aleine,
Doient bien ton oreille esmouuoir ceste fois:
Car pourroit elle ouyr oyant Viue la Reyne,
De plus doux instruments, ny de plus douces
voix.*

VIII.

*Entre donc maintenant au son de tes louanges,
Ce jour qu'on solemnize à tes yeux triumphãs:
La puissance du Ciel se chante par les Anges,
La gloire de nos Rois par les ieunes enfans.*

L. R.



H Y M N E S V R L'E M-
BARQUEMENT DE LA ROYNE

& de son arriuee en France.

*L'Authent fait parler l'ombre
de Nostradamus.*

DESIA de l'Orient l'Aurore retournee,
De fleurs & de boutons mignardement
ornee,
D'un teint clair & vermeil, nous anonce
le iour,

Guidant sur l'Orizon la planette d'Amour,
Qui monstre avec les rays dont elle est allumee
Qu'elle a sut quelque grand sa puissance imprimee:
Et crois que Iupiter avec les autres Dieux
Font pour le bien du monde un mariage aux cieux.

H Y M E N paré de lis, de fleurons & de roses
Qu'on voit au point du iour nouvellement escluses,
Sur le haut Appennin ioyeux est descendu
Pour annoncer cest heur de chacun attendu.
C'est luy, ie le cognois, à grand pas il arrive
Environné d'amans, de palmes & d'oline,

Il se doit embarquer en ce riche vaisseau
 Qui flotte en l'attendant sur le doux sein de l'eau.
 La Fortune le suit, & d'un œil favorable
 Regarde ses succès & sa race indomtable,
 Le ciel en est serein, l'air s'en monstre plaisant,
 Le soleil alentour conduit son char luizant.
 Bref le Tibre sacré s'en court de sa cauerne
 Le chef couuert de jonc trouuer le fleuve d'Arne,
 Ou le Rosne enuoye d'un cours impetueux
 Est allé voir Hymen & s'est ioint avec eux.

Cependant que la Seine, Yonne, Marne & Loyre,
 Preparent son entree & publient sa gloire,
 Et disent en passant aux riuages diuers,
 Aux fleurettes des prés, aux arbriseaux tous vers,
 Qu'ils se facent plus gais, qu'ils monstrent l'alegresse,
 Dequoy tous les François reçoient leur Princesse,
 Qui doit estre à jamais par un sort fauory,
 L'heur de ceste prouince & le cœur de Henry,
 Cest Auguste Cesar dont la main indomptée,
 Faisant trembler la terre estouffa son enthée.

Desjà le Dieu Mercure avec la belle Iris
 S'esleuent triomphans sur les murs de Paris,
 Et de cec heur prescrit que le Ciel nous réuelle,
 S'en vont par l'Vniuers anoncer la nouvelle,
 Qui pourra tout soudain nos ennemis saisir,
 De cruel desespoir, nous d'extreme plaisir,
 Arrachant de leur cœur l'inutile esperance
 De ioindre à leur Estat la couronne de France.

Du sommet de ce roc à plainie voy fumer
 Les chasteaux & les tours des riues de la mer,
 PiZe, Masse & Liborne attendent au passage,
 Cest illustre beauté pounluy offrir hommage,

Et des bois & des monts iusqu' aux champs Nauarrins
 Descendent fil à fille au long des flots marins,
 satires & Pasteurs Nimphes & Pastorelles,
 Chantant l'honneur d'Hymen en cent façons nouvelles.

L'imperieux Neptune & la belle Thetis
 Par les enfans d'Eolle encor sont auertis,
 Et du large Ocean & du sein de Thirene
 Chacun sa riche troupe en ce riuage amaine,
 Genne, Sauonne & Nise offrent tout leur pouuoir,
 Pour honorer Hymen & pour le recevoir.
 Antibes en plaine ioye aussi fait apparoistre
 Qu'elle fait son deuoir & l'honneur de son maistre,
 La gentille Toullon dans son port recullé
 Fait esleuer ses feux iusqu' au Temple estoillé,
 Et voudroit qu'un Ponant sans nulle violence,
 Eust conduit à son port la troupe de Flenrence,
 A fin de faire voir à ceste Majesté,
 Les effets de son ame & de sa volonté.

Pendant que d'autre part la superbe Marseille,
 Pour recevoir ce Dieu s'efforce & s'appareille,
 L'apperçois leurs vaisseaux du costé du Leuant,
 Comme traits de scôcher voller avec le vent,
 L'on oit desjà leurs voix & le bruit des trompettes,
 Enuoyer iusqu' au Ciel mille douces tempêtes,
 Nous les voyons desjà nos riués cottoyer,
 Et tous les estendars parmi l'air ondoyer:
 La Garde fait signal par sa flamme esleuée
 Et de maints pannonceaux monstre ceste arriuée.
 I'oy bruyre les canons qui saluent ce Dieu,
 Qui tout plain de triomphe approche de ce lieu,
 Du quartier de saint Iean la tour respond encore,
 L'en apperçois la proue à Caueze de more,

Ce peuple en trassault d'aise & de contentement,
Car son bon-heur consiste à cet aduenement.

Le voyce clair object briller parmy la troupe,
Comme quand d'Orient sur le chef d'une croupe,
Le beau soleil se monstre & sur l'Orizon luit,
Chassant avec ses raiz les flambeaux de la nuit.
Glaucque marche deuant, Amphyrtrite l'enuoye
Suiuy de ses tritons pour preparer la voye,
Je recognois Pollux & son frere Castor
Pour signal de bonage au; res du fanal d'or.

Au lieu des mariniers une adroite Caballe
De petits Cupidons gouuernent la Realle,
L'un en tient le timon assure sur la mer,
Et les autres tous nuds se plaisent à ramer,
L'un tient l'orse à la main & prend garde à l'antenne,
L'autre au son du sifflet souuent hisse & ameine,
L'autre sur la rambade & dessus l'esperon,
Tire au peuple esmaillé des traits à l'environ,
Les Dauphins couronnez des beaux lis de la France,
Sautellent à l'entour plains de resiouyffance,
Et souhaitent chacun glissant dessus les flots,
Avoir un Arion encor dessus le dos.

Lors ie dis tout rauy d'une telle merueille,
Y'apperçois à ceste heure au terrouer de Marseille,
La retraite des Dieux & des Nymphes aussi,
Et que du mont Olympe ils descendent icy
Parmy ces Oliuiers & ce mollet feuillage,
Accompagnez d'amour de frescheur & d'ombrage,
Sous qui les chastes sœurs & le clair Appolon,
Remplissent les constaux & ce large vallon,
Du chant melodieux & de ceste harmonie
Qui du Ciel entretient la grandeur infinie.

Done

5
Donc Regarde aujourdhuy chere & belle Cité,
Iouyssant de tant d'heur & de diuinité,
Que decorent ton port & tes plaines fertilles,
De combien tu parois dessus les autres villes,
Il faut que l'on t'admire en tes plaisirs diuers,
Comme l'abregé seul de ce rond Vniuers,
Car alors que se parle esprit de ta merueille
Chacun esmeu d'ardeur se souhaite à Marseille,
Chacun pour discoursir ne suit que ton sujet,
Et chacun en l'esprit te reçoit pour objet,
Pour voir ce beau soleil ceste beauté premiere,
Qu'à loisir tu contemple avec tant de lumiere.
Comme un corps animé se me sens esmouuoir,
Du bien que ie te voy maintenant receuoir,
Moy qui depuis trente ans que la Parque imploiable
A separé ce corps de l'ame raisonnable,
Fermant mes yeux au iour par un soudain trespass,
A fin de les ouvrir aux ombres de la bas:
Mais quoy m'ayant conduit au bord de l'onde noire,
Sans m'auoir de la France arraché la memoire,
La Sibille Cumaine assise sur le bord,
Meramena çà haut en despit de la mort,
En ce coin de l'Europe, en la Prouince mesme
Où iadis ie receu le saint nom du baptesme,
Parmy ces hauts rochers, ces antres & ces monts,
Espouuantes nids des larues & Demons,
Avec les visions & Chimeres nocturnes,
Qui sortent des tombeaux, des gouffres & des urnes.
Là ie suis tout seullet parmy tout ces horreur,
Au bruit de ces grands flots agitez de fureur,
Où sur l'antique front des roches esclarcies
Ie graue nuit & iour toutes les profecies,

Des grands de l'Vniuers, & mesme de nos Rois,
 Que i'ay veu de tout temps commander aux François,
 Qui tant & tant de fois ont pris mes Centuries
 Pour contes fabuleux & pour des resueries,
 Par qui i'ay descouuert les faits pernitiex,
 Les desseins des meschans & des ambitieux,
 Les monopolles sourds, les trahisons cachees
 Que ma belle science a souuent empeschees,
 Affin que l'estranger ne peust subtillement
 Sur ce Royal Estat auoir commandement,
 Predizant à chacun d'une bouche diuine
 Des pestes la terreur, la guerre & la famine.

Or de ce braue Hymen ie me veux approcher,
 Et descendre du haut de ce pastle rocher
 D'où ie sors bien souuent, quand la nuit tend son voile,
 Voyant leuer au ciel & l'une & l'autre estoille,
 Considerant leurs tours, à fin de preuenir
 Le mal'heur qui pourroit sur les miens aduenir.

Car durant que Calau monstroit sa tyrannie
 Du valleureux Guyzard ie fus le bon genie
 Qui tousiours l'a suuy, du depuis qu'à son Roy
 Rendant obeissance il a donné la foy:
 Lors assisté du Ciel ennemy de l'audace
 De ces volleurs marins il nettoya la place,
 Et mit ceux qui viuoient en seruage arresté,
 D'une estroite prison en plaine liberté:
 De sorte qu'à l'instant ils veirent disparoistre
 Leurs cruels ennemis qui ne sçeuient cognoistre
 De quel costé venoit l'orage impetueux,
 Qui les faisoit fuir & tomboit dessus eux.

Donc ô Roy noppareil sur qui tout heur abonde
 Digne de commander à l'empire du monde

Et qui le peut auoir sans nul hazard courir,
Si le monde se peut par armes conquerir.

Recire un peu ton soin des affaires publiques
Pour ouyr par ma voix les succez profectiques,
Que les Dieux immortels qui ont de toy soucy
Ordonnent pour ton regne & pour les tiens aussi.

Sache que ton diuin & parfait mariage
Renouuellant ton sang & ton braue lignage,
Resiouyra ton cœur ainsi que le Printemps
Nous remplist de gayeté les forests & les champs:
Et receuras d'en haut ceste faueur supreme
Que la fortune peut choisir pour elle mesme,
T'estliant icy bas pour commander par tout
Ce perleux Orient iusques à l'autre bout,
Et sera de chacun au temple des gensd'armes
A tout heure adoré comme le Dieu des armes,
Faisant iouyr les tiens des pays dissipez
Qu'on auoit dessus eux autresfois usurpeZ.

Celuy qui du Croissant aujourdhuy fait sa marque,
Et qui de l'univers pense estre le monarque,
Par le uoloir du Ciel ses desseins estouffans,
Vn iour sera la proye à l'un de tes enfans,
Et nous rendra la terre & ce lieu qu'on reuere
A ceux la qui de Christ portent le caractere.

L'autre plus ieune d'aage en imitant LaZon
Ira par sa valeur conquerir la toiZon,
Bien-heureux en la guerre & du tout indomtable,
Ce conte fabuleux nous rendra veritable,
Et sur les haults rochers en lurcis & pointus
se fera des chemins diuersement battus,
sans que nul estrangier redoutant sa vaillance
S'empesche de tomber en son obeissance:

Mais plustost luy rendant les armes & le cœur,
 Esgallera sa gloire à celle du vainqueur.
 Comme on a veu iadis courant par tout le monde,
 Les Cheualiers de Gaulle & de la Table ronde,
 S'estimer d'auantage amoureux & gallant,
 D'auoir esté vaincu d' Artus & de Rollant.

Mais ce n'est pas assez immortelle Princesse
 Il faut que deuant toy tout deuôt ie m'adresse,
 Pour te faire cognoistre & pour te reueller,
 Cest heur où les destins te veulent appeller,
 Benissant ta naissance & l'astre favorable,
 Qui rendit ta beauté par tout si desirable,
 Si plaine de vertus qu'on te voit posseder
 Le beau sceptre qui peut aux autres commander,
 Rendant en ce pays ta fortune arrestee
 Comme l'auoit predict l'Oracle de Prothee,
 Et que de nostre Hercus! & de toy sortira
 Ce grand guerrier qu'Vlice à son camp attira,
 Ensuivant la valeur de son genereux pere,
 Rendra la France heureuse & son regne prospere.

Mais ô Tige nouveau des Princes & des Rois,
 Sois douce & charitable à ce peuple François,
 Je te le recommande afin qu'estant aymee,
 L'on entende par tout voller ta renommee.

Ore ie m'en reuoy sons l'abisme des flots,
 Aux champs Elisiens en eternel repos,
 Mais auant que là bas chez Pluton ie retourne,
 Où ceste fiere Parque en mourant nous ajourne,
 Je fais courir ses vers, afin qu'on puisse ouyr
 Que les ombres des morts se veulent resiouyr
 Du bien qu'on apperçoit arriuer à la France,
 Où du bon heur futur se cognoit l'esperance.

Encor i'iuoqueray Saturne en ce discours,
 Que de l'heur de son astre il assiste ses iours,
 Astre qui de son tour est course peu hastee,
 Embrasse tous les Cieux de sa dextre vouttee,
 Je le voy suppliant que l'heureux siecle d'or
 A ce regne nouveau puisse reluire encor,
 Et que par sa diuine & celeste influence
 S'estenent nos beaux lys dans le sein de Fleurence,
 Et qu'entre ces maisons se nourrisse à iamais
 Ceste heureuse alliance au milieu de la paix,
 Qu'elle soit eternelle & que ceste assemblee,
 De discorde & d'ennuy ne soit iamais troublee.

Et vous Muses aussi qui auez alaicté
 Les Poetes diuers dont le nom est vanté,
 Laissez un peu ces monts d'Elicon, Pinde, & Sirte,
 Où croissent les Lauriers les Palmes & le Mirthe,
 Les riuages de Pimple & les bois Ariens,
 Et de ce double mont les doctes Citoyens,
 Descendez maintenant au temple de la France,
 Pour chanter de Henry la gloire & la puissance,
 Et de ceste Princesse où l'on voit que les Cieux
 Ont mis leurs plus beaux dons & les plus precieux.

Sonnez dessus vos Luts Hymnes de toutes sortes,
 Renflammez les esprits de Bertant & Desportes,
 Et ceux qui mieux que moy peuuent encor chanter,
 La gloire des Bourbons enfans de Iupiter.

Venez donc maintenant belle & gentille troupe,
 Maistresse d'Ipacrenne & de la haute croupe
 Où demeure Apollon ce Dieu tant reueré,
 D'où vous tenez l'esprit & le beau poil doré,
 Argumens de nos vers heureuses Castalides
 Qui peuplez d'arbrisseaux les campagnes arrides,

Or sus venez icy pour augmenter le bal,
 Des nopces que l'on fait dans ce Palais Royal:
 Nymphes accompagnez le concert de Bonniere,
 Et les airs gracieux qu'il nous met en lumiere,
 Toy premiere Clio qui pousse nos esprits;
 Au metier d' Apollon oü nous sommes a pris,
 Meurtriere de l'oubly par qui la renommee
 Des hommes vertueux par tout est imprimée,
 Et qui si longuement on despit du trespas,
 Couronnez de lauriers les fait viure icy bas,
 Venez chanter le nom de ce brave Ymenee,
 Et dans le Pandion ceste heureuse iournee,
 Grauez y son tableau & ses faits glorieux
 Car il faut qu'un tel Roy soit mis entre les Dieux.

O bien-heureux François! heureux dis-je en moy-mesme
 De voir vostre douleur changer en ioye extreme,
 Et qu'ores vous pouuez exempts d'afflictions,
 Surpasser la grandeur des autres nations,
 Bien que vous ne soyez pour vostre erreur passee
 Digne de ce repos oü vostre ame est poussee:
 Vous qui sans nul sujet auez tant marmuré,
 Et contre ce grand Roy sans raison conspiré,
 Venu tant seulement pour vostre seul remede,
 Tout ainsi que Persee au secours d' Andromede,
 Et qui s'est tant de fois au hazard expose,
 Pour rendre cest orage en vos cœurs appaisé,
 Chasser vos ennemis, & vainqueurs vous remettre,
 Consents & bien-heureux en vostre premier estre.

Donc hé! quelle malice, hé! quel auenglement,
 Vous auoit hors de vous tenu si longuement,
 Quel malheureux Demon, quel sort intolerable,
 Vous donnait ce conseil peruers & miserable,

Que fussiez vous sans luy flottant sur le danger,
 Qu'esclaves d'un perfide & cruel estrangier,
 Qui par ses faux appas & son vain artifice,
 Vous plongeoit tout ensemble au fonds du precipice,
 Et qui pour vous piper ainsi que l'aseleur,
 Auoit pris pour sa glu vostre propre malheur:
 Qui vous rendoit cruels, impudens & byarres,
 Changeant le cœur François à celuy des barbares,
 Mais que dis-je barbare un barbare en effaict,
 Feroit-il contre luy ce que vous auetz faict,
 Un barbare auroit-il trayssant sa contree,
 Chery son aduersaire & luy donner entree
 En sa propre maison, laissant en son pouuoir
 Tout ce que de plus cher un homme peut auoir,
 Brillant & saccageant d'une main homicide
 Sans auoir en horreur le nom de parricide,
 Attentant malheureux cent fois contre celuy,
 De qui seul despendoit vos biens & vostre appuy,
 Et dont le seul pourtrait aistre de vostre ioye,
 Vous est ce que Pallas estoit à ceux de Troye,
 Mais ores que son œil vous rit & vous fait voir
 De combien il vous sert & quel est son pouuoir,
 Destournant ce nauage & brisant la tempeste,
 Qui de tant de costez vous menassoit la teste,
 Laissez toucher vos cœurs d'un iuste repentir,
 Iouissant des faueurs qu'il vous fait resentir,
 Immollez tous ensemble au nouuel Hymence
 Par qui ceste franchise ores vous est donnee,
 Ce pillotte Royal des autres adoré
 Qui va guidant les siens dans le port desiré,
 Si bien que nul ne peut mettre avec assurance,
 Sa personne & son bien qu'au nauire de France,

à chacun à l'abry peut en toute saison
 Sans verrouiller son huis dormir en la maison:
 Car son bras indompté qui les plus fors atterre,
 A son auement a nettoyé la terre
 Des ennemis diuers. qui tenoient les François
 Au ioug malencontreux de leurs seueres Loix:
 Et fera d'auantage en vous rendant paisible,
 Il vous affranchira d'un monstre plus horrible
 Que n'estoit ceux qu'Hercul' par l'effort de ses bras,
 Iadis en tant d'endroits fit mourir icy bas,
 Ce monstre qui causoit tant de guerres cruelles,
 Qui faisoit deuenir tant d'ames infidelles
 Trebuchera sous luy, si bien que nos neueux
 Et mesmes les enfans qui viendront apres eux,
 Diront emerueillez, que sous Henry quatriesme
 Fut l'Hydre qui d'enfer garde le diadesme
 Sans armes & sans feu par un diuin effort
 Au pied de ce Monarque en un coup mis à mort,
 De sorte que depuis regne en ceste Prouince
 Vne Loy seulement & le nom d'un seul Prince.



